

Stive Roméo Makanga

# Tsigui





Stive Roméo Makanga

Tsigui

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5987-9

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

C'était le mois de septembre. La grande saison des pluies traînait déjà avec elle son cortège de préoccupations. Comme cela était de coutume tous les ans, les artères de la capitale s'emplissaient d'immondices débouchant de toutes parts. L'absence de canalisations fiables causait d'énormes soucis aux riverains qui très souvent, se retrouvaient sinistrés par suite des inondations.

Je faisais partie de cette fange de la population, et nous éprouvions comme tout le monde, d'énormes difficultés à venir à bout de ces malheureux événements. Je me souviens de ce soir-là : alors que tout semblait calme et reposant, nous fûmes surpris très tard dans la nuit par les eaux qui avaient sournoisement submergé notre maison. Ma mère venait de me tirer de mon sommeil. Je me levai en sursaut. Les pieds complètement immergés dans l'eau, je me rendis compte de la situation. Sur le champ, mon instinct naturel de survie m'emmena à opposer une résistance farouche contre cette invasion inopportune. L'ennemi était de taille et chaque année il venait tout nous prendre : notre harmonie, nos biens acquis sous le poids d'efforts capitalisés ; notre

dignité vilipendée par les médias qui nous consacraient une rubrique entière dans leurs journaux.

Malgré tout, c'était une situation à laquelle nous étions bien accoutumés.

La maison gisait dans l'obscurité et cela ne faisait nul doute que tout le quartier était livré aux ténèbres. Seulement cette fois-là, le phénomène avait pris des proportions bien trop importantes. Deux unités d'interventions des sapeurs pompiers étaient venues secourir les populations qui luttaient désespérément contre les eaux, essayant à la fois de sauver leur progéniture, ainsi que leur patrimoine qui visiblement était en péril.

Le caractère précipité des interventions soulignait explicitement la désolation apparente. Ma mère et moi, étions armés de seaux et autres récipients susceptibles de nous aider à lutter contre la crue. Mais...au bout du compte, après maints efforts conjugués, nous nous rendîmes à l'évidence : nous étions impuissants. D'un commun accord, nous jetâmes l'éponge. À mesure que les tôles cédaient sous le crépitement de la pluie, la ville entière était en alerte.

\*

\*      \*

Libreville présentait un visage plutôt morne ce matin-là. La pluie diluvienne de la veille avait fait d'énormes dégâts dans les quartiers sous-intégrés où s'observait une forte concentration de la population. Cocotiers, Atong Abe, Atsibe tsos, Avea, Venez-voir...sombraient dans un chaos indescriptible. Des

tas d'immondices jonchaient le sol de ci, de là. Les eaux stagnantes rendaient la circulation automobile très boueuse. Et comme le malheur des uns fait parfois le bonheur des autres, les transporteurs en profitaient naturellement pour hausser le coût du trajet par rapport au tarif habituel. C'était pour eux l'occasion opportune pour faire affaire. En pareilles circonstances, les transporteurs clandestins plus exactement connus sous l'appellation de clandos dans le jargon populaire du fait de la nature douteuse et du caractère illégal de leur activité, en profitaient pour tirer profit. Les réglementations outrepassées à bien des égards, chacun s'improvisait en maître absolu du marché et faisait la loi sous le regard impuissant des autorités. Nonobstant les plaintes de la clientèle visiblement abusée, la situation restait inchangée, les transporteurs faisaient la sourde oreille : Libreville n'était plus qu'une vulgaire pétaudière.

\*

\*   \*   \*

L'année scolaire était entamée. Les établissements publics tout comme les privés avaient connu un afflux considérable d'anciens et nouveaux élèves. La rentrée des classes était une période très difficile. Les parents d'élèves, prenant en otage les administrations, usaient de tous les moyens de pression et de subterfuges possibles pour inscrire leurs enfants exclus d'autres établissements. Ma mère était de ceux-là. Mon année scolaire précédente s'était soldée par un échec, au regard des résultats insuffisants que ma médiocre intelligence m'avait donné d'obtenir. Inutile de dire que je n'étais pas un élève très brillant. Ainsi, une

nouvelle inscription cette année s'avérait compliquée. Après moult efforts infructueux, ma mère prit la résolution de faire intervenir l'un de mes oncles qui habitait Lastourville pour qu'il fit usage de ses relations.

Cette résolution n'était nullement mauvaise en soi. Seulement, l'idée d'aller désormais vivre en province sous la tutelle de mon oncle ne me convenait guère. Mais cette réalité s'était imposée avec beaucoup de forces, car il ne fallut pas longtemps à mon oncle pour me dénicher une place après seulement quelques petites tracasseries administratives.

C'était fait ! J'avais été inscrit en classe de terminale au lycée public de Mouananzokou.

Mes parents se donnaient tellement de mal pour que je fasse des études sérieuses ! Bien que je comprisse leur obstination, je n'acceptais cependant pas qu'ils s'immiscent autant dans mes choix. J'avais toujours eu d'autres projets pour ma vie. Depuis mon jeune âge, j'avais caressé le rêve d'être dessinateur et nourris l'espoir d'y parvenir un jour. Mais mon père trouvait que ce n'était pas un métier valorisant. Pour lui, je n'étais pas dans le bon pays. De son vivant, il se donna beaucoup de peine pour me voir atteindre plus tard son propre rêve.

Après le lycée, mon père avait souhaité étudier le droit. Mais les contingences sociales et existentielles avaient eu raison de ses aspirations. La santé avait été le monde qui s'offrait à lui. Par recrutement, il s'engagea et suivit une formation à Franceville, au Sud du Gabon pour le grade d'infirmier assistant. Dès lors, il crut fermement que son fils, reflet de sa jeunesse, pouvait concrétiser un rêve d'antan. À son décès, je crus que tout s'estomperait. Mais je m'étais

grandement fourvoyé car ce fut ma mère qui prit le flambeau. Elle s'illustra en gardienne d'une flamme qu'elle ne ménagea guère. Je ne comprenais pas le sens de tous ces acharnements. Il était manifeste que je n'étais pas aussi brillant que mon père à mon âge. J'avais toujours traîné au bas de l'échelle de la médiocrité. Mes années scolaires se soldaient toujours soit par une exclusion, soit par des redoublements répétitifs : il n'y avait véritablement pas de quoi en être fier.

Ils avaient tous beau essayé de me façonner à leur image, ce qui m'importait, c'était de pouvoir arpenter le sentier de mon propre destin.

Après que nous eûmes reçu la nouvelle de mon inscription, je pris toutes les dispositions pour être prêt le jour du départ. Les jours qui suivirent furent particulièrement longs d'attente. Mon oncle ne m'envoyait toujours pas les frais de transport. Ma mère s'inquiétait un peu, et elle avait bien raison de l'être car quelques jours plus tard nous reçûmes une missive. Les nouvelles étaient mauvaises. Mon oncle François avait remis les frais et le dossier de mon inscription à un inconnu qu'il avait pris pour un membre du personnel administratif et qui l'avait enjôlé de belles paroles. Après l'avoir plumé, il s'était évanoui dans la nature. Au fait de ces sombres nouvelles, ma mère s'effondra. Toutes ses économies venaient de s'envoler. À mesure que les jours s'égrenaient, je perdais peu à peu l'espoir de me scolariser.

Par une nuit étoilée, ma mère partit s'asseoir sous la véranda. Dans un calme prolongé, elle contemplait le ciel et semblait lire dans les constellations. On eût dit qu'elle cherchait des réponses aux nombreuses

questions qu'elle se posait. Respectant l'atmosphère placide qui régnait, je la rejoignis sans mot dire. Absorbée dans une contemplation ininterrompue, elle ne semblait guère se rendre compte de ma présence. Je toussotai un peu comme pour la tirer de sa fixation. Mais elle demeura imperturbable. À quoi pouvait-elle bien penser ? me demandai-je. Je compris simplement qu'elle avait besoin de solitude. Aussi, décidai-je de me retirer aussi subtilement que je m'étais imposé.

À peine eussé-je le temps de tourner les talons qu'elle prononça :

– Si seulement ton père était là, il saurait sans doute quoi faire.

Elle poussa un profond soupir et poursuivit.

– Jamais de ma vie, je ne me suis sentie si impuissante.

De cette voix chevrotante, je ressentais telles des ondes, la souffrance qui l'accablait. Au fond de moi, je savais qu'elle remuerait ciel et terre, qu'elle irait jusqu'à ouvrir les écluses des cieux pour décanter la situation. J'en avais la conviction parce que c'était ma mère.

– Tu as déjà beaucoup fait pour moi, mère. Pour ce qui est de mon avenir, tout n'est pas perdu, je serai ce que père a toujours voulu que je sois, dis-je pour la consoler. Je m'approchai d'elle pour la reconforter davantage.

Elle prit ma main et la posa sur la sienne, ridée par le poids des ans. Elle me caressa affectueusement. À ce moment, j'aperçus au-dedans d'elle cette flamme qui la dévorait depuis le décès de mon père : celle de faire de moi un homme instruit, cultivé, diplômé... C'était devenu la principale raison de son

existence. Lorsqu'au cours des années précédentes, je refusais de m'arrimer à cette vision, ma mère n'hésitait pas à user des méthodes coercitives pour me soumettre à ses exigences. Désormais, je voyais en elle l'image de mon père, celle d'un homme dur et sévère, dont la rudesse de caractère me forgea en un homme mature.

\*  
\*   \*   \*

Le jour de ma délivrance arriva au moment où je m'y attendais le moins. Ce matin-là, n'ayant aucune activité concrète, sombrant dans la passivité, j'avais comme à l'accoutumée gardé le lit. Soudain, telle une impétueuse avalanche, je fus réveillé par une chaleur inhabituelle. C'était celle de ma tante, Valentine.

Je m'étais péniblement arraché du lit et courus dans le salon principal. Elle devait assurément porter un message de mon oncle François. Après les formalités d'usage, j'allai m'asseoir sur un tabouret au coin du salon. Je regardais silencieusement ma tante qui conversait avec ma mère. Ma tante était extravagante et bavardait parfois inutilement. Ma mère le savait et, bien qu'elle se réservât d'émettre un quelconque jugement, elle ne se retenait pas de rire d'elle lorsqu'elle tournait le dos.

– Mais tu es devenu un homme ! dit-elle, l'air surpris.

– Ça, tu peux le dire. Alexandre n'est plus le gamin qui se baladait tout nu autrefois, rajouta ma mère.

– Il doit déjà avoir une amoureuse, j’en suis sûre, dit ironiquement ma tante, clignant de l’œil.

– Non, ...pas encore. Et puis ce n’est pas important pour lui maintenant.

Tel un étranger, je les écoutais comme s’il s’agissait de quelqu’un d’autre. Pour moi, seul le message de mon oncle importait.

Après avoir évoqué tous les sujets superficiels de nature à égayer la conversation, ma tante revint à l’essentiel. Elle fouilla dans son sac et en sortit une lettre qu’elle tendit à ma mère. L’ayant scrutée l’air curieux, elle me la remit pour lui faire lecture : je m’exécutai.

Lorsque j’achevai la lecture, j’eus la nette impression que la missive n’était pas issue de la plume de mon oncle. Elle était trop intelligente pour qu’elle fût son émanation. Quelqu’un d’autre l’avait écrite pour lui. Néanmoins, elle me toucha et ma mère aussi. Je vis ses yeux larmoyer. Ma tante eut la sagesse de se taire. L’instant était mélancolique.

– Qu’en penses-tu, fiston ? interrogea ma mère.

– De quoi veux-tu parler, mère ? répondis-je ironiquement.

– Arrête, tu sais très bien à quoi je fais allusion.

Elle pleurait maintenant sans aucune retenue. C’était comme un coup de poignard qu’elle venait de recevoir. Se séparer de son fils unique était le dernier des scénarios auquel elle avait pensé. Je savais que pour elle, c’était comme un châtement. Après avoir perdu son mari, voilà qu’elle devait se séparer de son fils.

– Je ferai ce que tu me diras, mère.

– Alors tu restes, dit-elle d’un ton ferme.

– Mais enfin, Padi ! intervint ma tante. Pense à son avenir. Ton frère te présente une opportunité pour ton fils et Dieu seul sait qu’il lui a fallu faire des pieds et des mains pour lui avoir cet emploi.

– Je le sais, mais...c’est ma seule raison de vivre et je ne peux ...

Elle fondit en sanglots à nouveau.

L’émotion était forte, elle toucha ma sensibilité et je ne pus résister longtemps. Nous tenant l’un contre l’autre, enlacés, nous pleurions interminablement. Ma tante nous consolait et rassurait ma mère sur l’éventuelle responsabilité qui était désormais la sienne. Elle fit le serment de s’occuper de moi avec toute la tendresse qu’une mère est censée apporter à un fils.

\*

\*   \*

Le jour du voyage arriva. Après avoir pris congé de ma mère, nous nous rendîmes à la gare d’Owendo. Les événements laissaient présager un voyage pénible. Les nombreux voyageurs pointaient aux guichets pour des contrôles, vérifications, réservations...on se bousculait ou se querellait de part et d’autre. Les clients en mal de patience se plaignaient de la lenteur des enregistrements. Les agents de sécurité, aidés par la police ferroviaire avaient pour régulariser la circulation, érigé des barricades et ne laissaient entrer qu’au compte-gouttes.

La gare baignait dans un indescriptible capharnaüm. On y trouvait poules, moutons, cabris,

chèvres, volaille de basse-cour... Ma tante me suggéra de trouver une place assise parmi les quelques bancs publics en état, tandis qu'elle ferait la queue aux guichets. Je lui obéis, profitant aussi pour casser la croûte. Je m'étais assis près d'un voyageur qui pour passer le temps avait ouvert une canette de bière. Il la but d'un trait.

Après une attente longanime, le train fit son entrée en gare. Cela nous rassura, mais j'étais loin d'imaginer l'enfer qui allait commencer. La gare devint doublement mouvementée. Entre les passagers qui débarquaient et ceux qui embarquaient, c'était l'enfer. On se piétinait comme du bétail, sans le moindre respect pour la personne humaine. La police ferroviaire essayait en vain de contrôler la marée humaine qui telle des vagues impétueuses, déferlait de tous bords. On entendait des hurlements, des cris d'enfants effarés par la brutalité du spectacle accablant. Dans la bousculade, je perdis l'équilibre. Instinctivement, je m'accrochais au col du vêtement d'un inconnu, le tenant d'une main ferme. Ma tante, habituée aux situations du genre me prêta main forte, m'aidant à me hisser progressivement par-dessus la barricade. Et hop ! Je me retrouvai de l'autre côté. La lutte acharnée se poursuivait. Je m'essoufflais et il me semblait que les forces me quittaient peu à peu. Derrière nous, un autre groupe s'arrachait au grand galop et se ruait droit sur nous. Et puis, telle une avalanche, il me projeta vigoureusement. Je ne compris rien. Lorsque j'eus le temps de réaliser, j'étais déjà dans un wagon. Le cauchemar était enfin terminé.

\*  
\*   \*  
\*

Lastourville ! Elle s'offrait enfin à moi. Cette petite province qui avait tant marqué mon enfance. Malgré toutes ces années, elle avait su garder sa beauté d'autrefois. Elle me fascinait autant que les premières fois. Je l'aimais bien Lastourville, avec ses toits sales, tous recouverts de poussière. En l'espace de quelques secondes, j'eus quelques réminiscences de ma tendre enfance. Je me souvins des fois où mon père, fusil à l'épaule m'emmenait dans la forêt profonde chasser le gibier. Les soirs, lorsque la chasse avait été fructueuse, ma mère nous cuisinait une appétissante sauce Nyembouet ou d'Odikat, de Dongo Dongo... au sanglier, crocodile ou python. La hardiesse de ma tante venait de me tirer de ma légère torpeur.

À la gare de Lastourville, le gibier gisait à même le sol. Les commerçantes hélaiement familièrement les voyageurs et autres touristes de passage. Certains s'agglutinaient autour de leurs produits, tandis que d'autres faisaient fi de ne pas les remarquer. Ma tante et moi attendîmes une demi-heure les bus en partance pour notre village. Lorsqu'ils arrivèrent, je constatai que c'était pour la plupart de vieux tacots qui avaient fait leur temps. Ils roulaient péniblement sur la latérite vieille d'au moins un quart de siècle. Nous embarquâmes promptement.

Ce que nous redoutions arriva. À mi-parcours du chemin, le véhicule avançait avec beaucoup de difficultés. Le chauffeur, un quinquagénaire obèse, à la calvitie étincelante et ruisselante, tira brusquement sur le frein à main. Le bus s'immobilisa. Il essaya avec peine de s'extraire de l'engin. Lorsqu'après de